

## Longue lettre à une chanteuse

Bruno Lemieux

Numéro 60, printemps 1994

La voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, B. (1994). Longue lettre à une chanteuse. *Moebius*, (60), 95–98.

## Longue lettre à une chanteuse

Bruno Lemieux

*Le chant colore*

*Comme l'encre.*

*Celle-ci l'extérieur.*

*Celui-là l'intérieur.*

Guillevic, *Le chant*

Les dimanches sont tranquilles ; bien qu'ouvert dès huit heures, le café ne voit ses premiers clients venir que vers le milieu de la matinée. Tout seul, j'entame le jour : ouvre plus grand les stores et prépare la machine à espresso. Mets de la musique pour emplir l'espace. Votre voix, parfois. Les jours de grisaille surtout, afin d'éviter que tout ne soit terne et, exceptionnellement, les matins de grand soleil pour ajouter encore à la beauté du moment. Les gestes rythmés par la musique je m'active, tantôt vif ou indolent. Quand tout est prêt, les tables et les chaises alignées, quand plus rien ne reste à faire, le comptoir rutilant, les cendriers propres, les pâtisseries disposées dans le présentoir vitré, alors quand tout est fait, je m'assois. J'attends. Je savoure d'autant plus ces instants que je n'ai aucune idée de leur durée. Quelques minutes, parfois un quart d'heure, jamais plus. Tôt ou tard quelqu'un entre. Mais les dimanches sont tranquilles et je peux toujours espérer un sursis plus long qu'en semaine, comme une mise sur le farniente qui rapporte à coup sûr. Je suis seul, sans tâche ni obligation précises. L'esprit libre et les mains pour y répondre. Je prends alors un crayon et au dos de mon bloc d'additions, ou sur une serviette de papier, invariablement je trace avec

application. Des mots. Toujours les mêmes, d'un dimanche à l'autre sans nul changement : LONGUE LETTRE À UNE CHANTEUSE. Ensuite, au bonheur du jour, je vous écris des choses que je ne vous envoie jamais. Le soir je les recopie dans un cahier que j'ai acheté à cette intention, bleu avec des rayures noires, que je garde sur ma table de nuit.

L'arrivée de mes premiers clients me sort de cette torpeur. Je délaisse mes bouts de papier et ramasse mon plateau. Pendant les heures qui suivent je sers cafés sur cafés, croissants, brioches ou muffins, je nettoie les tables désertées et vide les cendriers. Le temps passe. Les gens. Les chansons à la radio. Certaines mélodies que je reconnais entre les autres vous rappellent à ma mémoire, me rappellent à vous. Le sourire alors qui se dessine sur ma figure, et que les gens imaginent à leur adresse.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé les chanteuses. Ma mère au tout début qui me berçait de sa voix juste et bienveillante, au souffle court des battements de cœur amoureux. Les autres ensuite, très tôt dans le souvenir prennent leur place. Chanteuses du soir ou du matin, rencontrées par hasard à la maison, dans l'auto ou à l'épicerie du coin. J'ai vite deviné cependant que la voix du haut-parleur venait d'ailleurs. Un jour, en faisant des ricochets sur l'eau avec des roches plates, mon père m'avait expliqué le principe des ondes. Malgré mes efforts, je n'avais pas compris grand-chose au phénomène et le mystère de la radio était resté entier, nimbé d'une aura merveilleuse. J'imaginai des chanteuses aux robes fastes en file derrière les micros de la station, toutes à attendre l'instant de faire leurs vocalises. Je m'endormais souvent sur cette vision, en des songes flous et fabuleux. Plus tard on m'a appris à propos des enregistrements, mais encore aujourd'hui je me plais à rêver du contraire.

Habituellement, vers deux heures, le mouvement du café diminue : les gens s'en retournent. Et ceux qui restent, tout à leur lecture ou à leurs discussions, n'exigent que très peu. Une autre tasse, presque rien, une serviette de papier ou de la monnaie pour le téléphone. M'accordant un répit, je m'installe derrière le comptoir, penché sur un sandwich que je grignote. Souvent je relis les mots du matin et les trouve bien lourds, écrits au plomb sur la feuille. Alors je reprends ma phrase et essaie de la rendre plus limpide. Je n'y parviens pas toujours.

La difficulté, tant pour moi que pour vous, de considérer cette lettre autrement que celle d'un admirateur. Une

raison à l'intimité de toutes ces pages que je ne vous envoie pas. Cette dimension glamouruse que je voudrais réduire autant que possible. Tout pourtant incite au contraire. Votre photo dans les journaux, sur les affiches, les murmures de ceux qui vous reconnaissent dans la rue, le statut particulier que l'exercice de cet art vous confère : objet de critique et de flatterie ! Cette lettre, depuis longtemps destinée et qui demeure inachevée, tout aussi sincère probablement que les centaines d'autres que vous recevez. Et la monotonie qui s'en dégage, et la condescendance qu'elles vous inspirent. Pathétisme d'occasion qui m'afflige tout de même. Incapables que nous sommes de communiquer sans craindre le ridicule, sans avoir un soupçon de méfiance. Tout ça par la faute des autres ; ces autres dont nous grossissons les rangs en différentes circonstances.

C'est par la télévision que j'ai vraiment saisi la différence entre les artistes et les gens dont j'étais. La foule bruyante des émissions de variétés, ses applaudissements, les bravos qui fusaient. Tout un monde subjugué. Et le geste de l'actrice, le souffle de la chanteuse, rendus solennels par la lumière bleutée des écrans. Que c'était beau. J'avais six ou sept ans, j'habitais avec ma famille au troisième étage d'un gros bloc de brique rouge. Dans ce temps-là j'aimais beaucoup Renée Claude, avec ses cheveux longs et sa voix invitante, ses mini-jupes... le bonheur insouciant qu'elle semblait incarner. Tous les samedis matins nous partions de bonne heure pour la Beauce : nous allions chez ma grand-mère. Et les chanteuses venaient avec nous ! Dans l'auto, la radio générait la trame sonore de nos voyages, justifiait les paysages et les saisons qui défilaient. J'étais heureux, assis à l'arrière de la grosse Ford comme dans un fauteuil de cinéma. La route. La musique. Tout jeune et déjà amoureux. Épris des inflexions, des rythmes, des nuances. Le temps qui file, les vingt-quatre ans que j'ai déjà et toutes ces voix chéries au fil des ans : Diane Dufresne et mes rages adolescentes, le *Summertime* de Joplin, mes premiers joints, le charme éraillé d'Ella Fitzgerald. Des chansons à jamais associées aux moments qu'elles ont soulignés, provoqués même, parfois. Et vous. Vous. Votre voix qui me fait devenir tout chose. On me fait signe.

J'écris machinalement. J'ai ouvert ce cahier après avoir versé de la crème dans mon café comme si le mouvement du crayon devait forcément succéder à celui de la cuillère. De retour chez moi, une longue journée depuis. Le repas du soir. Le visage des clients, images instantanées qui tour-

noient si je ferme les yeux. La fatigue enivrante au moment de recopier les fragments du jour. Le souvenir d'avoir écrit que l'art est la mémoire du monde, ou quelque chose de semblable. Une première réflexion sur un sujet qui m'attise. Les arts en général, par l'essence même de leur exécution, produisent des reliefs : sculpter, peindre, écrire, toujours dans le cadre des dimensions. Le chant, lui, s'estompe dès les vibrations de l'air éteintes. Comme le théâtre, ne poursuit son mouvement que dans le souvenir. J'aime les chanteuses : le souffle modulé, le corps qui sert de tremplin à la voix. Un baume, un feu, l'erre d'aller parfois nécessaire au goût du lendemain. N'était-ce de la mémoire des hommes, qu'en serait-il des chanteuses ? Des femmes d'un instant qu'on écoute d'une oreille distraite, voix anonymes mêlant leur solitude à celle des foules ? Qui sait ?

Que des mots qui s'ajoutent à ces échantillons des jours. Une nouvelle fois à descendre les chaises de sur les tables, à passer le chiffon, à moudre les grains noirs de java. Tout est fait, je suis prêt maintenant. La journée commence, je suis assis, j'attends les gens. J'écris : LONGUE LETTRE À UNE CHANTEUSE. Pour la dernière fois peut-être. Curiosité du sort, j'ai acheté une grande enveloppe et des timbres. Je trace enfin votre nom.